Document generated on 08/06/2025 9:16 a.m.

Inter
Art actuel

Roger Chamberland. Être protéïforme

Alain-Martin Richard

Number 85, Fall 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45949ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Richard, A.-M. (2003). Roger Chamberland. Être protéïforme. *Inter*, (85), 63–63.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Roger CHAMBERLAND
Être protéïforme

Roger CHAMBERLAND et Alain-Martin RICHARD au colloque *Art Action*, octobre 1998. Photo : François BERGERON.

La complexité se présente comme une variation continue dans la perception du monde. Roger CHAMBERLAND abordait l'univers tangible selon des angles variés. Lors de nos discussions, je soulevais la question du discours audible, compréhensible par tous les lecteurs. Il approuvait et ajoutait cependant la complexité et la variété du langage : il revendiquait l'amplitude du vocabulaire, une zone textuelle où la précision dans la description des faits en appellerait à la fois de la profondeur sémantique et de la dimension poétique. La réduction de l'incommensurable distance entre les faits et leur narration écrite était sans doute le plus fascinant des problèmes que nous abordions souvent. Ainsi de la performance et du discours sur l'art actuel, ainsi des arts médiatiques, ainsi du rapport ambigu entre la place des arts dans le monde et la vie tout court. Il entendait maintenir une relation immédiate, effective et concrète avec les manifestations les plus vives de la sensibilité du siècle. Il était d'ailleurs en train de retravailler sa thèse de doctorat sur Claude GAUVREAU : il voulait l'éditer pour une publication « grand public ». Dans la même veine, il a plongé avec nous dans les ramifications de l'art actuel. Collaborateur de la revue *Inter* avec des textes sur la performance, il a aussi organisé avec Le Lieu l'événement *Oralités – Polyphonix* en 1991 pour lequel il s'est penché sur la question de la poésie sonore, ce qui bien sûr était tout à fait dans la veine du travail sur GAUVREAU et du travail de Paul ZUMTHOR. Il avait immédiatement accepté de diriger les conversations au colloque du *Solide au fluide* dans le cadre du Symposium d'Amos en 1997, il avait pareillement convenu de modérer une des tables rondes lors de la rencontre sur l'art action, organisée par Le Lieu en 1998.

Boulimique de la lecture, son repaire de travail est un défi à la libre circulation. Pour se rendre de l'escalier au bureau, il faut d'abord naviguer dans un méandre de textes empilés : philosophie, essai, poésie, roman... toujours en quête de nouveaux auteurs, toujours en quête d'un texte qui nommerait l'état actuel du monde. Il avait à cet effet une position non élitiste de l'art et de sa résonance dans le réel. Il s'était ouvertement prononcé en faveur du cinéma à grand public, pour un art populaire sans être populiste. D'où ses nombreux écrits sur le hip hop et le rap américain. Il a toujours directement soutenu un groupe de jeunes qui s'affairait chez lui, dans la chambre de son fils Alexis, transformée en mini-studio et d'où est sorti, notamment, le disque *La constellation*. Il s'était ouvertement prononcé pour le pragmatisme américain dans la filiation de pensée de Richard SHUSTERMAN (*L'art à l'état vif*). En cela il tentait de « trouver l'adéquation d'un langage à un moment donné de la sensibilité et de la connaissance », pour citer Fred FOREST à propos de l'esprit d'avant-garde.

CHAMBERLAND, par son attitude, est résolument actuel : comme de nombreux « artistes » de ce temps, il est essentiellement une dynamique mise en branle dans le canevas du monde. Il travaille à l'université, comme professeur puis comme directeur de programme, y fait une carrière remarquable et, simultanément, publie beaucoup, dirige la revue *Québec français*, dont il faisait la page couverture sous un pseudonyme depuis de nombreuses années, participe à des colloques, organise lui-même des événements, et maintient à travers tout cela un vaste réseau d'amis dans des sphères étonnamment différentes.

Les compositions photographiques pour *Québec français* provenaient pour la plupart des différents espaces de sa vie privée : un sac de cuir, un bibelot, le bras de Noémi (sa fille), une clématite de sa cour, un fruit, un vieil appareil photo, un mur tapissé de vieux journaux... toutes constructions élaborées à partir de son univers intime et exposées dans la sphère publique. Cette démarche ressemble à l'homme qui a su développer et maintenir vivant un monde polymorphe.

Il y a CHAMBERLAND et il y a aussi Roger, mon ami Roger qui se sentait parfois comme « une femme trop à l'étroit dans un corps d'homme ». Je le vois comme un professionnel responsable autant qu'un père attentif et un ami fidèle. Nous étions souvent ensemble avec sa femme Marie-Claude VÉZINA et mon amie Nicole CATELLIER. Aux grands *partys* de La Pocatière où il était toujours partant, en kayak sur le fleuve, sur les toboggans dans la côte Cadochette, en vélo dans les rangs de Sainte-Louise, affairé à terminer ma pergola, heureux de déguster ici le Campari qu'il avait adopté comme boisson estivale, toujours pince-sans-rire, joyeusement complice dans la recherche du nouveau. À la *Découverte de la lenteur* de NADOLNY, il me répondait par les auteurs hollandais, aux brésiliens *Lenin* il rétorquait par les *Négresses vertes*. C'était un jeu qui nous maintenait sur le qui-vive. Et nous allions ensemble à Montréal voir le groupe postindustriel allemand *Einstürzende Neubauten*, groupe fétiche dont il s'était par ailleurs fait tatouer le logo sur l'épaule.

À mon ancien élève d'allemand, à mon complice dans le quotidien, à celui qui voulait absolument me transformer en professeur d'université, en collaborateur à sa revue, à celui sans qui ma vie ne sera plus tout à fait la même, salut Roger, salut CHAMBERLAND. Il serait bien qu'il y ait un au-delà, que tu puisses les faire sourire avec tes lunettes extravagantes, un regard goguenard derrière la volute d'un cigarillo cubain. Ils verraient alors jusqu'à quel point tu étais multiple. Allez, *tschüss* !

Alain-Martin RICHARD